

---

## Pauline de Castellane, *Journal (1855-1894). Mémoires d'une aristocrate entre Paris et Berlin*

Valentina Ponzetto

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/10012>

DOI : [10.4000/studifrancesi.10012](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.10012)

ISSN : 2421-5856

### Éditeur

Rosenberg & Sellier

### Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2017

Pagination : 382-383

ISSN : 0039-2944

### Référence électronique

Valentina Ponzetto, « Pauline de Castellane, *Journal (1855-1894). Mémoires d'une aristocrate entre Paris et Berlin* », *Studi Francesi* [En ligne], 182 (LXI | II) | 2017, mis en ligne le 01 août 2017, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/10012> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.10012>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

---

# Pauline de Castellane, *Journal* (1855-1894). *Mémoires d'une aristocrate entre Paris et Berlin*

Valentina Ponzetto

---

## RÉFÉRENCE

PAULINE DE CASTELLANE, *Journal (1855-1894). Mémoires d'une aristocrate entre Paris et Berlin*, transcription par Luisa Welczeck Aldobrandini et Jean-Louis Provoyeur, introduction et notes par Jean-Louis Provoyeur, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2014, 2 tomes, XLVIII-1504 pp.

- 1 Pauline de Castellane (1823-1895) est sans aucun doute ce qu'on a l'habitude d'appeler un témoin privilégié de son temps. Par sa naissance comme par ses deux mariages, elle appartient en effet à une aristocratie aussi haut placée que fortunée, ce qui lui a permis de vivre au cœur de la vie mondaine de Paris et de Berlin entre Second Empire et fin de siècle.
- 2 L'importance de la généalogie et des liens familiaux de naissance ou d'alliance est soulignée dans le volume par la présence de huit tables d'arbres généalogiques et d'une importante partie de l'introduction («Le Cadre familial», pp. XI-XXI; «Descendance», pp. XXX-XXXII) consacrée à la présentation des plus proches parents de la mémorialiste. Son père, Victor-Boniface de Castellane, était un militaire d'ancienne noblesse et d'idées conservatrices, qui, ayant soutenu le coup d'État du 2 décembre 1851 et réprimé sévèrement les émeutes de Lyon en 1852, fut nommé sénateur, puis maréchal par Napoléon III. Sa mère, Cordélia Greffulhe, descendante d'une riche famille de banquiers huguenots réfugiés en Suisse, tenait à Paris un brillant salon diplomatique et littéraire, fut maîtresse d'Horace Vernet et de Chateaubriand et fournit probablement à Balzac le modèle pour sa Diane de Maufrigneuse. Le premier mari de Pauline, Maximilien von Hatzfeldt, ambassadeur de Prusse à Paris, l'introduisit dans des

cercles mondains et brillants où la politique internationale et la diplomatie faisaient le fonds de la conversation. Restée veuve avec six enfants en 1859, elle se remaria deux ans plus tard avec Louis de Talleyrand-Périgord, duc de Valençay, petit-neveu du grand Talleyrand et fils de la non moins célèbre duchesse de Dino, qui œuvra pour conclure ce mariage et qui partageait avec sa future belle-fille un goût prononcé pour la conversation et pour l'intrigue politique.

- 3 La publication du *Journal* tient, elle aussi, de l'histoire de famille. Transmis fidèlement pendant quatre générations aux descendants de son auteure, il a été retranscrit, avec un patient travail de quinze ans accompagné de longues recherches, par la fille de l'un des petits-enfants de Pauline, Luisa Aldobrandini, et finalement donné à l'impression par les enfants de celle-ci, qui signent la «Premessa» (pp. IX-X, en italien). Le professeur Jean-Louis Pourvoyeur, auteur de l'introduction, a accompagné tout le processus.
- 4 Le texte, écrit sur quarante années, de 1855 à 1894, parfois presque jour pour jour, parfois de manière plus lacunaire, se présentait sous forme de quarante agendas, à l'orthographe souvent approximative, surtout en ce qui concerne les noms propres. Les éditeurs ont procédé à une normalisation orthographique, qui malheureusement n'est pas clairement expliquée dans ses principes par l'introduction ni dans la «note sur le texte», et à des «nombreuses coupes, sans lesquelles la lecture aurait été fastidieuse» (p. XXXII). Ces dernières, nous informe J.-L. Pourvoyeur, ont porté essentiellement sur les mentions quotidiennes du temps et de la température, sur les épisodes et les détails techniques de très nombreuses chasses et sur la relation de soirées mondaines «réduites très souvent à la liste des invités» (p. XXXIII). Le texte publié remplit néanmoins deux forts volumes de grand format et de quelques 1500 pages, souvent remplies de menus détails quotidiens accumulés par parataxe, dans un style d'agenda, et de mentions de personnages fort peu connus, qu'une annotation précise, minutieuse, impeccable permet d'identifier et situer.
- 5 Il émerge de ces mémoires le portrait d'une aristocrate au rigide conservatisme politique, très attachée aux valeurs, voire aux préjugés de sa caste, et aux jugements dominés par un moralisme bien-pensant et une hostilité tenace à toute nouveauté, dans le domaine des mœurs comme des arts. En témoignent, par exemple, sa dévotion aux souverains et à la vie de cour, son rêve d'avoir un salon, perpétuant ainsi des traditions de conversation et de sociabilité propres de l'aristocratie d'Ancien Régime, sa propension «à voir les événements par le petit bout de la lorgnette, c'est-à-dire sous l'angle étroit de la mondanité» (p. XXIV), son catholicisme intransigeant, son antisémitisme, son horreur des femmes athées (7 juin 1875) comme... des femmes à bicyclette (19 et 30 septembre 1894), son refus de faire la connaissance de Wagner à cause de sa liaison avec Cosima, qu'il aurait d'après elle épousée «à la chien» (7 mars 1884), plus encore qu'à cause de sa musique, qu'elle apprécie d'ailleurs fort peu («J'ai cru mourir d'ennui et de fatigue», dit-elle après une représentation de *La Walkirie*, 26 mai 1881).
- 6 Le théâtre est pour Mme de Castellane un divertissement mondain, qu'elle choisit plutôt pour les nouveautés (elle lit le répertoire classique, mais ne va pas le voir mis en scène) et qu'elle juge sur des critères moraux et sur le respect des valeurs établies plutôt que sur des critères esthétiques. Les spectacles qu'elle choisit reflètent ainsi les goûts du beau monde de son époque: Augier, Scribe, Labiche, Dumas fils, Sardou, Octave Feuillet, Meilhac et Halévy, Ohnet, Dennery, Barrière et Thiboust, Pailleron. Qu'on ne s'attende pas non plus à des chroniques, forme de critique un peu naïve de spectateur

que la critique universitaire valorise de plus en plus. Ses impressions de théâtre s'avèrent trop souvent lacunaires et décevantes, comme dans le cas de cette soirée du 29 avril 1870, à Berlin: «Le soir je vais avec mon mari au théâtre français pour voir *Un Caprice* et *Le Passant* de Coppé. C'est très joli. Bal chez le comte Itzenplitz. C'est ravissant, beaucoup de place et de l'air».

- 7 Quant à la littérature, il est intéressant de noter qu'elle évite soigneusement de mentionner (et sans doute de lire?) Balzac, Flaubert, Maupassant et Zola, probablement à cause de leur aura d'immoralité, ou qu'elle mentionne à peine «M. de Stendhal», dont elle lit *La Chartreuse de Parme* (18 mai 1871), et Vigny, cité pour la «sottise» dont il se serait distingué en public lors d'un séjour à Compiègne (24 octobre 1856) plutôt que pour ses œuvres. Victor Hugo la scandalise (à propos du *Roi s'amuse*: «C'est bien mauvais comme esprit. Il y a de beaux vers, mais je comprends que l'on ait arrêté la pièce», 23 juin 1885). De Chateaubriand elle lit *Les Martyrs* et, si Musset trouve grâce à ses yeux, c'est sans doute parce qu'elle voit en lui, comme beaucoup de ses contemporains, le poète des *Nuits* («Le soir je descends les poésies d'Alfred de Musset. Mon mari lit tout haut *La Nuit d'Octobre* qu'il a entendue l'autre jour à Paris. C'est de la grande poésie et je jouis de cette lecture comme mon mari», 26 décembre 1887).
- 8 Parmi ses lectures, on trouve plutôt l'histoire, notamment tout ce qui se publie sur Talleyrand, les correspondances et les mémoires, goûts, comme note justement Jean-Louis Provoyeur, «propre à l'aristocratie, qui y retrouve des récits, des souvenirs, des anecdotes et des noms qui mettent en rapport immédiat l'histoire de famille avec l'histoire collective». Cette attitude se reflète dans le *Journal* de Pauline elle-même, qui «ne répond à aucun projet d'introspection égotiste ou romantique» et permet en revanche à son auteure «de s'inscrire elle-même dans l'histoire en transmettant à la postérité [...] le souvenir de la place qu'elle a occupée à côté de quelques grandes figures historiques» (p. xxvii).
- 9 Une réflexion historique et sociologique plus aboutie sur les goûts, les opinions et le mode de vie de cette aristocratie oisive et bien-pensante des cours impériales française et allemande aurait été la bienvenue, car sûrement il y a des conclusions et des mises en perspective intéressantes à tirer de cette patiente et foisonnante chronique d'une vie entière. Il est dommage que le but principal de l'édition semble être plutôt un pieux travail de préservation de la tradition et de la mémoire familiale, comme le soulignent le projet initial de Luisa Aldobrandini et l'avant-propos de ses héritiers. On ne peut cependant que décerner des éloges à cette présentation éditoriale très soignée, complétée par un *index nominum* très utile et complet, et par un beau cahier iconographique, enrichi de portraits de famille et des magnifiques vues du château de Sagan en 1840, tirées d'un catalogue Sotheby's.